

ACTES DE LA 24^E JOURNÉE DES SCIENCES ET SAVOIRS

ACFAS-Sudbury présente
Recherche et communauté...

24^{ème} journée des
Sciences et Savoirs
Vendredi 07 avril 2017
8 h 30 à 17 h 30
Pavillon Alphonse Raymond
Université Laurentienne



Conférencier principal invité :
Professeur Simon Laflamme
Département de sociologie, Université Laurentienne, Sudbury, Canada

Recherche et communauté: quelles relations ?

Vendredi 07 avril 2017
12 h 00 à 13 h 00
Auditorium Alphonse Raymond
Université Laurentienne

Prix des doyens pour les meilleures communications
orales étudiantes

Bourse ACFAS
Bourse CNFS en recherche

Renseignements :
acfas-sudbury@laurentienne.ca
<http://www.acfas-sudbury.ca>

Soutien logistique et financier : Bureau des affaires francophones (BAF), D'Études, Université Laurentienne, ACFAS-National, Montréal.

    

Sous la direction de
Renée Corbeil, Amélie Hien
et Yvon Gauthier

Recherche et communauté : quelles relations ?

Conférence principale

Simon Laflamme
Professeure en sociologie
Université Laurentienne

Je tiens à féliciter les responsables de l'ACFAS-Sudbury pour ce qu'ils accomplissent de façon générale et, en particulier, pour ce qu'ils réalisent en cette journée annuelle. Mes compliments s'adressent à mes collègues et aux étudiants qui font en sorte que le chapitre sudburois de l'ACFAS continue d'occuper le premier rang des ACFAS régionales pour ce qui est du niveau d'activité.

Je tiens aussi à remercier les organisateurs de cette 24^e journée des sciences et savoirs pour leur invitation à me prononcer sur le thème du lien qui existe entre la recherche, d'une part, et, d'autre part, la communauté à l'intérieur de laquelle ou sur laquelle ou pour laquelle cette recherche s'effectue. J'ai hésité, quelques jours, avant de donner mon assentiment. C'est que le thème, quoique tout à fait légitime, m'effrayait. Il est plus facile de faire état des résultats de ses travaux que d'exprimer une opinion sur la dynamique entre ces travaux et la communauté dont ils parlent, à laquelle ils sont destinés ou à laquelle appartient le chercheur. Si cette thématique légitime éveille en moi quelque crainte, ce n'est pas parce qu'elle ne m'interpelle pas. Bien au contraire. La conscience du caractère polémique du questionnement m'incite à mener ma réflexion pour moi-même. Cependant, la reconnaissance de l'importance de la problématique m'entraîne à livrer les conclusions de ma réflexion. C'est la raison pour laquelle j'ai accepté l'invitation.

Ma communication se développera en trois temps. Dans un premier, je distinguerai recherche et chercheur dans leur rapport à la communauté ; dans un deuxième, je présenterai quelques considérations épistémologiques sur la recherche et l'engagement communautaire ; dans un troisième temps, comme cela m'a été demandé, je livrerai une réflexion sur les recherches que j'ai menées dans un cadre communautaire.

Une typologie du rapport entre la recherche et la communauté

Il importe de commencer cette présentation par une typologie, car toutes les recherches n'ont pas le même rapport à la communauté et parce que tous les positionnements des chercheurs relativement à la communauté ne sont pas identiques.

La recherche et le rapport à la communauté

Si l'on entend par communauté une collectivité humaine dans laquelle :

- on observe des coutumes, des conflits et des institutions;
- on repère une histoire édifiée aussi bien sous le signe de la reproduction que sous celui de la transformation;
- on relève quelque tension entre les processus d'homogénéisation et d'individualisation,

ce qui est le propre de toute société quand on la regarde en surplomb, alors on peut avancer que tous les objets sur lesquels se penchent les chercheurs ne sont pas associés pareillement à la communauté. En effet,

- i. il y a des recherches qui portent sur une communauté en tant que telle : elles y analysent, par exemple, les relations humaines, les inégalités sociales, les comportements, les attitudes, les déviances, les usages, les mœurs, l'éthique, les représentations, la parole, le langage, la psyché;
- ii. il y a des recherches qui concernent une communauté, mais indirectement, en tant que les objets étudiés ont des conséquences pour elle ou sont l'effet de ses activités ; il s'agit, par exemple, de travaux sur des bactéries, des virus, des molécules ou sur la géologie, la faune, la flore, le climat, la qualité de l'air, la pollution de l'eau;
- iii. il y a des recherches qui ont peu à voir avec une communauté ; il s'agit de questions abstraites d'ordre fondamental qui sont portées par les mouvements des disciplines scientifiques, comme celle de preuve en épistémologie, celle d'une sémantique formelle en logique linguistique, celle du développement transversal dans la théorie des opérateurs en mathématiques, celle de la matière noire en astrophysique.

Dans le premier cas, le rapport est direct, puisque ce qui fait l'objet des analyses, c'est la communauté elle-même ou l'un de ses composants en tant qu'il est élément de sa sociale humanité ou qu'il s'inscrit dans la dialectique de l'individuel et du collectif.

Dans le deuxième, la recherche est rattachée à la communauté de manière oblique puisque l'objet, bien qu'il ne soit pas appréhendé en fonction d'une dimension sociale et culturelle, peut entretenir des liens de réciprocité avec cette humanité. Il peut être un effet de la socialité, comme peut l'être telle pollution, tel virus ou telle exploitation géologique ; il peut avoir une incidence sur elle comme peuvent en avoir le climat, la faune ou la flore ; mais la recherche l'abordera à partir de modèles dont seront absents les

aspects communautaires : la biologie s'intéressera biologiquement aux organismes ; la géologie examinera géologiquement une structure rocheuse.

Dans le troisième cas, l'objet ne peut avoir de communautaire que la connaissance que, pour diverses raisons, en ont les citoyens qui sont informés des développements de la discipline; que l'assimilation éventuelle par le discours collectif des interprétations qu'en font les travaux analytiques; ou que les effets éventuels de la recherche, tels qu'ils seront appliqués, par exemple, par l'ingénierie.

Entre ces trois types de recherche, il y a parfois des ponts, la plupart du temps construits dans des milieux interdisciplinaires, à des fins épistémologiques ou praxéologiques. C'est ainsi, par exemple, que, entre la recherche directement communautaire et celle qui l'est indirectement, les sciences du comportement s'adjoignent les sciences de la santé, ou que les études sur le travail croisent les études sur la géologie, ou que les recherches sur la politique s'unissent aux sciences du climat. C'est ainsi, par exemple, que, entre les sciences qui abordent de front la communauté et celles dont les questionnements sont plus intimement enchâssés dans l'épistémè scientifique, la linguistique et la mathématique convergent, l'orthophonie et la physique se rejoignent, la sociologie et l'épistémologie se rencontrent. C'est ainsi encore que, entre les disciplines qui touchent à la communauté par dérivation et celles dont les objets en sont loin, la biologie emprunte à la logique, la géologie côtoie l'astronomie, les sciences de l'environnement osent des algorithmes. Dans ces zones intermédiaires, la recherche la moins communautaire s'approche de la communauté et celle qui l'est le plus s'en éloigne.

Quelle qu'elle soit, cependant, la recherche n'est jamais réductible à son objet ; ce qu'elle découvre est toujours plus grand que ce qu'elle observe. Ce qui se révèle à la recherche dans une communauté donnée peut, au moins partiellement, valoir pour une autre communauté : les rapports de genres, les inégalités sociales, les rites, les modes linguistiques, la division du travail, les échanges de biens, la folie, la cognition que constate une recherche ne sont pas réductibles à la contingence de quelque empirie. Plus encore, les modèles qui animent la recherche et auxquels se révèle une empirie proviennent souvent d'une autre recherche : les notions de stratégie, d'intention, de pouvoir, de classe sociale, d'inconscient, de conscience, de réseau, de syntaxe, de grammaire, d'influence, de domination, d'aliénation, de structure, d'échange, de pathologie, d'adaptation, de capital, de corrélation, d'inférence qui balisent les travaux

sur les communautés et qui formalisent les observations ne sont pas donnés à la recherche par une communauté en elle-même ; ils viennent d'autres recherches, ils appartiennent à plusieurs autres. Pareillement, ces recherches sont soumises à des contraintes de preuve qui ne sont exclusives à aucune d'entre elles, et donc qui ne sont pas révélées par l'étude d'une communauté en particulier. Cela oblige à reconnaître que la recherche sur une communauté donnée, si instructive soit-elle, n'est pas, à strictement parler, effectuée sous un mode restrictif. Et c'est la raison pour laquelle cette communauté est comprise dans le champ scientifique. Ce principe de non-réductibilité des objets et des modèles vaut pour les études communautaires, certes, et il vaut tout autant pour les recherches qui ne valent qu'indirectement pour une communauté et pour celles qui tiennent les communautés à une bonne distance des problématiques étudiées. Les objets ont là, en effet, quelque récurrence et les appareils conceptuels et méthodologiques débordent du cadre de la contingence empirique.

La recherche, le chercheur et la communauté

Tout comme il est nécessaire de distinguer les rapports entre la recherche et la communauté, il est essentiel de différencier les modes d'après lesquels un chercheur entre en relation avec une communauté, car recherche et chercheur ne sont pas assimilables. S'il ne peut y avoir de recherche sans chercheur, les résultats de la recherche ne peuvent pas être ramenés à la seule subjectivité d'un chercheur, et plus, dans l'absurde, ils le seraient, moins ils auraient de crédibilité et moins ils seraient admissibles dans le champ de la recherche – éventualité qui, au demeurant, est d'autant moins probable que la recherche est effectuée en équipe ou que les modèles utilisés pour appréhender les objets sont issus d'un cadre analytique dans lequel le chercheur ne représente qu'un agent parmi d'autres.

Le rapport entre chercheur et communauté se présente, à la base, de trois façons.

Le chercheur peut :

- i. appartenir à la communauté qu'il étudie parce qu'il en est issu ou parce qu'il s'y identifie;
- ii. ne pas appartenir à la communauté qu'il étudie;
- iii. étudier un objet qui n'est pas communautaire.

Restons dans le cadre où l'objet est communautaire. Ce rapport peut alors être intériorisé comme il peut être attribué. Il est intériorisé quand le chercheur lui-même a le sentiment d'une affiliation ou d'une non-affiliation avec la communauté ; il est attribué quand une

critique extérieure établit ce rattachement ou ce non-rattachement. On peut concevoir une intériorisation sans extériorisation, une extériorisation sans intériorisation et une intériorisation avec extériorisation. Ainsi, un chercheur peut avoir l'impression de faire partie d'une communauté et être catégorisé comme n'en faisant pas partie, tout comme il peut se percevoir comme n'étant pas lié à une communauté et être considéré comme en étant membre. À ces combinaisons, on peut ajouter l'ambiguïté des impressions qui sont vécues et des jugements qui sont portés : un chercheur peut vivre contradictoirement le lien qu'il entretient avec un milieu, éprouver pour lui quelque affection en même temps que croire qu'il en est détaché. Cette taxonomie met en évidence la difficulté à saisir cette relation entre chercheur et communauté. Et l'on peut ajouter à la complexité en interrogeant le référent communautaire. Dans le cas où l'objet lui-même est une communauté, les rapports sont de divers niveaux. Supposons que le chercheur s'intéresse à une collectivité immigrante dans une ville ontarienne. La province faisant partie du Canada, la communauté peut être la nation, puis la province, puis la ville ; il peut même s'agir des immigrants, ou encore des immigrants de telle origine, ou des immigrants de telle ethnie, ou de ceux qui ont tel type de formation. Supposons que le chercheur s'intéresse à la condition des prostituées de sexe féminin. Alors la communauté, si l'on excepte la géographie humaine, peut être celle des femmes, puis celle plus précisément des prostituées. On le voit, il peut être malaisé de déterminer ce qui est désigné par communauté et tout autant ce qui est entendu intérieurement ou extérieurement dans le rapport entre un chercheur et une communauté.

Mais la question qui se profile derrière toutes ces considérations est celle de la recevabilité des résultats que livre le chercheur quand son objet possède quelque attribut communautaire. Et il s'agit, quand on y regarde de près, d'une interrogation double dont les formulations sont paradoxales : faut-il être immigrant de telle ville pour comprendre cette immigration ou plutôt ce statut nuit-il à compréhension du phénomène ? Faut-il être femme et prostituée pour comprendre la condition de prostituée ou, plutôt, ce statut nuit-il à la compréhension de la situation ? Et dans cet esprit, à quel niveau de l'affiliation à la communauté faut-il mettre en marche la suspicion à l'égard des résultats que produit un chercheur ?

La pratique de la recherche dans un contexte communautaire

Toutes les recherches n'entretiennent pas le même rapport à une communauté. Ce constat conduit à prendre acte de la non-réductibilité d'une recherche à une communauté.

Tous les rapports entre un chercheur et une communauté ne sont pas équivalents. Cette évidence débouche sur la question de la validité des résultats d'une recherche en fonction de la posture du chercheur dès lors que son objet recèle quelque dimension communautaire – question qui, par ailleurs, peut s'étendre à celle de la recevabilité des résultats de toute recherche.

Pour mener cette réflexion, dans cette section, je commencerai par préciser ce qui est entendu par la notion de compréhension dans le champ des sciences humaines ; j'enchaînerai en rappelant deux erreurs épistémologiques, celle de l'objectivisme et celle du subjectivisme ; dans un troisième temps, je mettrai en évidence le lien qu'il y a entre recherche et politique ; enfin, je discuterai du rapport entre recherche et engagement social.

Qu'est-ce que comprendre pour la recherche scientifique

La grande proximité avec la communauté nuit-elle à la compréhension qu'on peut en avoir ou la favorise-t-elle ?

La compréhension ici ne peut être le vécu de chacun des individus. La science n'est pas équipée pour éprouver à la place des individus, elle ne dispose pas d'éléments qui peuvent la rendre empathique à ce point. Toute compréhension analytique n'est jamais aussi riche que le vécu d'une personne. Ce vécu est fait de conscient et d'inconscient, d'émotion et de raison, de sentiments paradoxaux, d'informations de tous genres, de considérations identitaires, tout cela dans une intrication particulière et mouvante. Jamais une science ne pourra prétendre à une telle complexité. La science ne peut rire, aimer, pleurer en même temps que raisonner. Plus, d'ailleurs, trouve-t-on en elle des humeurs, plus elle est critiquable. Il n'est donc pas question pour une recherche de comprendre ce que vit une personne dans l'inhérence de ce qui est ressenti. La science ne peut pas comprendre sur une mode empathique la misère de la femme violentée, l'enthousiasme des admirateurs de Donald Trump ou le désarroi des travailleurs licenciés. Elle est trop pauvre pour cela. Trop pauvre parce qu'elle est un procès continu de rationalisation, parce qu'elle est faite pour débusquer tout ce qui est émotion, tout ce qui n'est pas argumentation analytique, parce qu'elle a davantage pour tâche de démontrer

que de convaincre, parce que les polémiques auxquelles elle donne cours sont dénonciation de tout subjectivisme. La science est trop pauvre parce qu'elle opère à des lieux de la richesse de l'esprit humain. La science n'est pas le vécu des individus, elle n'en est que l'interprétation. Elle ne peut comprendre que si elle interprète, et tout ce qu'elle sait, elle le découvre dans une logique de médiation, en transitant par des instruments de collecte de données, par des modèles d'analyse, par des manœuvres théoriques qui subissent des contraintes de logiques et de vérifications qui, tous, sont exposés à la critique. La science, si l'on veut, comme on le lui a souvent reproché¹, crée une distorsion par rapport au vécu humain. Elle ne peut en aucune façon être l'immédiateté de ce qui est éprouvé dans une subjectivité. La science est pauvre par rapport au vécu humain, elle induit une distorsion par rapport à lui. Et c'est très bien qu'il en soit ainsi. C'est parce qu'il en est ainsi qu'elle peut être utile, qu'elle peut prendre une distance analytique par rapport au vécu, qu'elle peut établir des transcendances qui permettent de comprendre le vécu humain tel qu'il ne peut se comprendre lui-même et, ainsi, par exemple favoriser des interventions cliniques ou des opérations de sensibilisation. Mais tout ce qui relève d'une communauté n'est pas de l'ordre du vécu. Le chômage, par exemple, est certainement intériorisation psychique chez la personne qui est sans-emploi, mais il est aussi statistique, relation entre l'instruction et le travail, mondialisation économique, forme d'industrialisation, concurrence des marchés, syndicalisation. Ce sont là des objets que la recherche peut appréhender et comprendre pour lesquels on pose moins la question de la distorsion.

Dans cet esprit, si une grande proximité du chercheur avec la communauté dessert la compréhension de l'objet, c'est en tant qu'elle repousse les instruments analytiques admissibles, si elle la favorise, c'est en tant qu'elle facilite la dynamique entre l'objet et des instruments analytiques acceptables. Mais en aucune façon le résultat de la recherche ne peut être que la transposition de la psyché du chercheur, que cet objet communautaire soit de l'ordre du vécu ou non, que la recherche porte sur la communauté directement ou indirectement.

¹ Par exemple l'ethnographie institutionnelle de Dorothy Smith (*The Conceptual Practices of Power: A feminist Sociology of Knowledge*, Toronto, University of Toronto Press, 1990 ; *Institutional Ethnography: A Sociology for People*, Lanham (MD), Toronto, AltaMira Press, coll. « Gender Lens Series », 2005) ou l'ethnométhodologie de Hugh Mehan et Houston Wood (*The Reality of Ethnomethodology*, New York, John Wiley and Sons, 1975).

Si une recherche sur l'immigration ou sur la prostitution porte trop nettement l'empreinte d'un chercheur en particulier, c'est qu'elle n'est pas capable de transcendance, c'est donc qu'elle est fortement critiquable. Une recherche scientifique sur des acteurs sociaux ne peut être la simple transcription de témoignages ; elle ne serait alors que reportage, que transmission ; cette recherche doit forcément être analyse de témoignages, c'est-à-dire qu'elle doit être à même de trouver en eux ce qui est semblable et ce qui est différent, et même ce qui ne se révèle pas aux enquêtés.

Tous les objets communautaires ne sont pas des vécus. Mais, quels qu'ils soient, ils supposent toujours un travail analytique qui tend à relativiser l'assimilation de l'objet au discours scientifique aussi bien que la personnification du chercheur dans ses tâches interprétatives.

Deux erreurs épistémologiques

L'interprétation scientifique des phénomènes, quelle qu'elle soit, que l'objet soit communautaire ou non, est toujours sociale et historique. Il n'y a pas d'épistémè en dehors de l'historicité et de la socialité. La science construit les objets qu'elle soumet à ses analyses. Tout cela a bien été établi de Gaston Bachelard (1938)² à Yvon Gauthier (2005 et 1982)³. Il n'y a plus depuis longtemps d'épistémologie qui défende le principe d'objectivité⁴. Mais la mise en évidence de cette erreur gnoséologique conduit trop souvent à l'affirmation du principe de subjectivité scientifique, position qui est tout aussi indéfendable que l'autre. Il n'y a pas dans le champ de la recherche scientifique d'énoncé qui puisse être tenu pour véridique au nom de la subjectivité de son auteur. Il n'y a pas de groupe social, qui, dans le champ scientifique, puisse être tenu pour inférieur ou supérieur, parce que cela est déclaré par telle personne.

La notion de construction, appliquée à la recherche scientifique, ne renvoie pas à quelque subjectivisme ou à quelque idéalisme. Elle rappelle que les objets ne livrent pas

² Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1975 [1938].

³ Yvon Gauthier, *Entre science et culture. Introduction à la philosophie des sciences*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005 et *Théorétiques. Pour une philosophie constructiviste des sciences*, Longueuil, Le Préambule, coll. « Science et théorie », 1982.

⁴ Tout cela est déjà établi chez Charles Sanders Peirce, 1839-1914 (*À la recherche d'une méthode*, Montpellier, Théétète, 1993 ; *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1978 ; et *Le raisonnement et la logique des choses*, Paris, Cerf, coll. « Passages », 1995) ; William James, 1842-1910 (*Essais d'empirisme radical*, Marseille, Agone, coll. « Banc d'essais », 2005 [1912] et *Le pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2007 [1907]) ; Vilfredo Pareto, 1848-1923 (*Faits et théories*, Genève Droz, 1976) ; Max Weber, 1864-1920 (*Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965 [1904-1917]).

leur nature en eux-mêmes à un observateur non informé, que c'est doté de connaissances – de théories, de modèles et de méthodes – que le chercheur aborde ses objets. Il les construit donc. Mais cette construction n'est pas fantaisie. Les objets réagissent aux interventions du chercheur l'obligeant à remodeler ses connaissances, ses constructions. On est beaucoup plus ici dans une dialectique de la connaissance et du connu que dans un idéalisme. Pareillement, on est loin d'un subjectivisme qui ferait que le connu n'est que projection. Les théories, les modèles, les méthodes sont autant de facteurs qui désobjectivent la recherche scientifique, et ils le font par leur irréductibilité à une individualité autant que par l'aptitude des objets à réagir aux modulations des agents de la recherche.

Objectivisme et subjectivisme sont ainsi les deux pôles d'une même naïveté.

La recherche et la politique

Une recherche peut être orientée par des décideurs politiques qui, par exemple, commanderont un vaccin pour endiguer une épidémie ou une bombe pour dissuader un ennemi ou pour animer des aspirations conquérantes, ou une enquête dans le but de venir en aide à une population défavorisée ou afin d'écarter quelques mouvements contestataires. Le chercheur qui s'engagera dans l'une de ces voies agira sur le plan communautaire. Il le fera indirectement dans le cas des projets sur le vaccin et sur la bombe, puisque l'objet ne sera pas la communauté dans son humaine socialité ; il le fera directement en menant un sondage. Il peut donc choisir de tenter de satisfaire aux demandes politiques dans une communauté, comme il peut refuser de donner cours à ce qui est attendu du gouvernement. Mais là s'arrêtent les considérations morales. S'il entreprend de découvrir une immunisation, de fabriquer un armement ou de mettre en lumière les attitudes et les comportements d'une population, sa recherche n'a plus rien à voir avec ses préoccupations éthiques. Elle en est la conséquence, certes, en tant qu'il aura fallu qu'il réponde affirmativement aux appels des autorités politiques, mais la démarche qu'il suivra pour mettre au point le sérum, pour générer l'explosif ou pour connaître la population n'a rien à voir avec les valeurs qu'il véhicule. Que le chercheur agisse de manière éthique ou non, le vaccin doit guérir ou prévenir, la bombe doit détoner, l'enquête doit décrire adéquatement. On n'est plus ici dans l'ordre moral, dans la richesse des esprits humains ; on est dans les puissantes limites du travail scientifique.

Dans une veine quelque peu semblable, la recherche peut être orientée en fonction d'intérêts économiques. C'est ainsi, par exemple, qu'une entreprise privilégiera la recherche sur tel médicament envisagé pour un grand nombre de malades plutôt que sur tel autre parce que la maladie affecte peu d'individus. Mais les procédés qui seront mis en œuvre pour découvrir le remède échapperont largement à la logique économique.

La recherche et l'engagement social

Le raisonnement est semblable quand il a trait à l'engagement social. Un chercheur peut certainement avoir des convictions sociopolitiques. Dans le domaine communautaire, par exemple, il peut avoir à cœur l'égalité des races, l'émancipation de la femme, le droit des minorités, des enfants, des victimes de la violence domestique, des animaux ; il peut *a contrario* avoir des visées suprémacistes fondées sur la race ou la religion ; il peut adhérer au libéralisme, au libertarianisme, au fascisme, au socialisme, au communisme, à l'anarchisme, à l'altermondialisme. Il peut même choisir ses objets d'étude en fonction de ses positions sociopolitiques. Il y a toutefois ici trois informations qu'il faut avoir en tête pour comprendre cet activisme.

C'est le chercheur qui est engagé dans le domaine communautaire, ce n'est pas sa recherche. Le chercheur, au mieux, peut animer sa recherche, mais il ne peut pas le faire comme si la pratique scientifique ne le contraignait pas, comme si elle n'avait pas une relative autonomie. L'engagement sociopolitique suppose de nombreuses considérations ; il est inconcevable en l'absence de raisonnements variés, d'adhésion à des valeurs, de prise en compte de données historiques et sociales, de questionnements existentiels, de sentiments actifs et occultés, tout cela agissant synchroniquement ou diachroniquement au sein d'une psyché. On est ici dans le cadre de l'esprit humain ; on n'est pas dans celui de la pratique scientifique. Un sociologue peut être attaché à la cause des femmes violentées ; son étude du phénomène peut être motivée par cette empathie, mais elle ne peut dicter les analyses. Un physicien peut prôner la justice sociale ; son travail sur les neutrinos a peu à voir avec cet engagement. Un médecin peut agir humanitairement, mais c'est avec sa science qu'il pratiquera des chirurgies. La recherche-action est l'adhésion du chercheur à une cause pour laquelle une recherche est menée communautairement ; elle n'est pas pour le chercheur l'autorisation de rejeter des observations qui déplaisent ; elle est le choix d'un objet qui est inscrit dans une logique historique avec des velléités

émancipatrices, mais elle est aussi obligation de soumettre la recherche aux impératifs analytiques.

Les positions sociopolitiques n'ont que marginalement de fondement scientifique. On n'est pas suprémaciste blanc parce que la science a établi que la race blanche – pour peu qu'un tel concept ait de sens – est supérieure. On n'est pas pour l'égalité des races parce que la science a établi que les races sont égales entre elles. Les résultats issus d'une démarche scientifique peuvent, bien sûr, informer une idéologie ; mais ils ne peuvent en être les assises. Une position sociopolitique prend sa forme dans la complexité d'un psyché, non pas dans le dénouement d'une entreprise analytique ; elle est de l'ordre de la conviction, non pas de celui de la démonstration. Des tests psychologiques qui font état de ressemblances cognitives entre les hommes et les femmes ne transforment pas les sexistes en féministes. Ce n'est pas pour des raisons scientifiques qu'on est féministe ou sexiste ; c'est au nom de valeurs, socialement et historiquement admissibles, dans la concurrence des épistémès.

Le scientifique ne peut pas diriger un mouvement social au nom de sa science. Il peut au mieux instruire une orientation à partir de résultats qu'il a obtenus à la suite de ses recherches. Il peut s'engager sur le plan communautaire, mais il ne peut engager la communauté à le suivre comme si sa science l'assurait d'une vérité politique. La politologie est une science en tant qu'elle étudie les phénomènes politiques et qu'elle produit des vérités relatives dans les contextes analytiques à l'intérieur desquels elle opère historiquement. La politique n'est pas une science ; elle est un ensemble d'activités à l'intérieur desquelles se croisent des projets d'intervention sur une communauté ; elle est animée par les croyances des politiciens et ces convictions, si informées soient-elles ce qui s'avère dans le champ scientifique, ne peuvent être tenues pour vérités. Ce n'est pas au nom de la vérité qu'on guide les peuples avec des visées nationalistes, ou communistes, ou libérales. C'est au nom de ses opinions. La science, ici, ne peut être qu'une source d'information. Le sociologue, le politologue ou le physicien ne peut dire aux populations : « suivez-moi, je sais désormais ce qu'il nous faut faire pour notre (ou votre) bien-être ; la sociologie, la politologie ou la physique me l'ont révélé ». Il n'y a pas de telle vérité dans le champ politique, pas plus d'ailleurs que dans le champ de la science. Être sain d'esprit, pour tout citoyen, c'est se méfier de tout scientifique qui prétend, au nom de sa science, connaître le destin d'un peuple, aussi bien que de tout

personnage politique qui déclare détenir la vérité, comme s'il s'agissait là d'un absolu, comme si le destin des peuples n'était pas marqué, entre autres choses, par la contingence. Cela ne signifie pas qu'il ne peut y avoir d'intellectuel engagé communautairement ; cela signifie que l'intellectuel engagé se fait entendre dans le registre de l'idéologie, et non dans celui de la science, même si, quand il appartient à quelque discipline, il met sa science au service de son engagement, service qui, alors, ne peut être que marginal, car le discours scientifique, cognitivement, est toujours en deçà de la complexité de l'esprit humain, de tout ce que réclame à la psyché l'univers des prises de position.

Certains aiment classer la science parmi les idéologies. Et, de fait, on peut dire qu'il y a des idéologies religieuses, ou politiques, ou scientifiques. Une idéologie scientifique est une manière d'avoir foi en la science et en ses vertus. Elle est en cela l'autre de l'idéologie antiscientifique qui, elle, consiste à refuser, par exemple, que la terre soit ronde ou qu'il y ait eu évolution, au sens de transformation des espèces ou de modification de la structure terrestre. Mais l'idéologie, scientifique ou non, est une croyance ; en cela, elle mobilise différents états psychiques, depuis le conscient jusqu'à l'inconscient ; elle joue entre le logique et l'illogique, l'informé et le non informé, le rationnel et l'émotionnel ; elle n'a donc pas les limites du travail scientifique. Dans le cadre de l'idéologie scientifique, une chose peut être vraie parce que *ego* perçoit ainsi les choses ; il n'y a pas de vérités de cet ordre dans le champ scientifique. En ce sens, associer science et idéologie scientifique c'est assimiler deux entités bien dissemblables. L'idéologie scientifique peut, certes, motiver le travail du scientifique, favoriser les investissements, mais elle ne peut répondre aux questions qui se posent dans le champ scientifique. L'idéologie scientifique peut faire la promotion de la recherche sur telle ou telle maladie, elle ne peut découvrir le remède. Et si, au demeurant, tout est idéologie, cela signifie que les énoncés « Je t'aime, maman. », « Vive le fascisme ! », « $2 + 2 = 4$ », « La terre est ronde. », « Je crois en dieu. », « Je suis dieu. » appartiennent tous au même registre discursif ; cela ne peut être vrai qu'en vertu d'une telle altitude qu'elle rende impossible le discernement.

Les positions sociopolitiques d'un chercheur peuvent, dans le champ des études communautaires, conduire à soulever des hypothèses, pourvu qu'elles ne soient pas déconnectées de ce qui est acquis dans le champ d'étude ou pour autant qu'elles

confrontent ces acquis tout en assumant cette remise en question ; elles peuvent difficilement contourner les modes analytiques de la description des données et de la logique des interprétations. Mais elles peuvent, dans les rapports de recherche, se terminer sur des recommandations qui, certes, tiennent compte des observations, mais qui par ailleurs s'en détachent analytiquement. Dans les recherches qui sont sollicitées par quelque décideur ou par quelque organisme communautaire, à nouveau, des recommandations peuvent être formulées dans une reconnaissance des préoccupations des entités auxquelles elles s'adressent. Le chercheur quitte alors le terrain de la recherche pour donner une suite politique à ses observations.

À propos de mes travaux sur la communauté

Une bonne partie des recherches que j'ai menées au cours des années, surtout de celles qui sont empiriques, ont une dimension communautaire. Ce sont, par exemple, des études:

- i. sur la compétence linguistique,
- ii. sur la compréhension populaire des textes de loi,
- iii. sur la représentation du marché du travail chez les adolescents,
- iv. sur les aspirations éducationnelles et professionnelles des jeunes,
- v. sur la répartition des tâches domestiques dans le couple,
- vi. sur l'usage des médias,
- vii. sur l'équité salariale selon le genre,
- viii. sur la francophonie minoritaire,
- ix. sur les jeunes et le nord de l'Ontario.

Dans quelle mesure la personne que je suis a-t-elle influé sur ces travaux ? Il est à peu près certain que si je n'étais jamais venu à Sudbury, je ne me serais pas intéressé au nord de l'Ontario. Probablement même que je ne me serais pas interrogé sur le thème des minorités linguistiques. Mon histoire a donc à voir avec ces préoccupations empiriques. Par ailleurs, je me suis impliqué dans certaines études, parce que j'avais rencontré des collègues qui travaillaient dans les domaines sur lesquels elles portaient : si je n'avais pas croisé François-Xavier Ribordy, je ne me serais pas intéressé aux textes de loi ; si je n'avais pas connu Christiane Bernier, je ne me serais pas penché sur l'équité salariale ou sur le travail domestique ; c'est parce que j'ai eu pour collègues Geoffrey Tesson et John Lewko que j'ai examiné les représentations des jeunes quand ils pensent au marché du travail ; ce sont mes relations avec Jacques Berger puis avec Ali Reguigui qui m'ont éveillé aux questions de la compétence linguistique. Et puis si j'étais né deux siècles plus

tôt, je ne me serais jamais interrogé sur les aspirations des jeunes ou sur les médias. Mon histoire a donc à voir avec les sujets qui ont retenu mon attention.

Je pourrais sans doute ajouter que les nombreux collègues avec lesquels j'ai signé des écrits ont eu une influence sur moi, ont coloré de leur personne les textes que nous avons produits ensemble. Il y a encore ici une dimension historique qui est liée à la collaboration avec des chercheurs, eux-mêmes historiquement situés.

Mais la question persiste : dans quelle mesure la personne que je suis a-t-elle influé sur ces travaux ?

Il est difficile de répondre précisément à cette question, car cela suppose qu'une personne puisse se décrire parfaitement, comme si elle était transparente à elle-même, comme si elle n'avait pas d'inconscient, comme si ce qu'elle peut dire d'elle n'était pas tronqué par ce qu'elle n'est pas en mesure de dire, bien simplement parce que cela ne lui vient pas à l'esprit. Je me méfie des déclarations d'auteurs qui, avec une volonté de vérité, se décrivent avant d'entamer leurs analyses ; normalement c'est davantage à travers ce qu'ils disent que je les comprends qu'en lisant ce qu'ils disent qu'ils disent.

Je joue malgré tout le jeu. Quelle personne suis-je ? Si je m'en tiens aux catégories qui éveillent habituellement la suspicion des critiques, je peux dire de moi que :

- i. je suis homme,
- ii. je suis féministe, en ce sens que je suis pour l'égalité des sexes,
- iii. je tiens à la séparation du religieux et du politique dans la gouvernance des états,
- iv. je m'identifie à la francophonie – quoique avec un immense respect pour tout autre groupe linguistique,
- v. je suis blanc,
- vi. je suis attaché au nord de l'Ontario.

Trouvera-t-on la trace de cette masculinité, de ce féminisme, de cette posture idéologique, de cette identité ou de cette race dans mes travaux de recherche ? Si c'est le cas, cela m'échappe, à moins que ce ne soit dans les recommandations qui surviennent au terme des rapports de recherche. Ce ne peut pas, il me semble, être en ce que j'aurais volontairement détourné ou caché des observations dans un intérêt masculin, ou féministe, ou idéologico-politique, ou francophone, ou racial. Ma formation, mon métier, mes collègues, me l'auraient interdit ; mes critiques l'auraient dénoncé ou pourraient le faire. Sans doute, quelque analyse psychologique pourrait détecter cette empreinte. Je sais que mon identité de francophone m'a donné des objets qui appartiennent à la

communauté francophone. Mais je vois mal comment cette francophilie aurait pu détourner des descriptions de données. Et je crois que si elle avait orienté les analyses de telle manière qu'elle ne les aurait pas rendues crédibles, qu'elle ne leur avait pas permis de trouver une place vraisemblable dans le champ des études sur les minorités, elle aurait éveillé la suspicion et aurait éloigné les financements. Ce que je note, quand je regarde tous ces travaux, c'est qu'ils portent la marque de ma formation, qu'ils sont traversés par ce que la sociologie a fait de moi, par les méthodes de collecte de données, de description de données, par les modes de problématisation et d'interprétation qui m'ont été enseignés, que je me suis appropriés de manière critique et que j'enseigne à mon tour en invitant mes étudiants à la critique. Ce que je découvre, c'est quelque chose de bien plus grand que ma propre personne, quelque chose qui m'oblige à prendre la mesure de la relativité de ma personne ; ce que je découvre, c'est le simple agent d'une discipline, d'une sociologie émancipée par l'interdisciplinarité, d'une discipline qui contraint à l'effacement, autant que faire se peut. Mais je découvre, par ailleurs, des tentatives, dans cet effacement, d'écrire élégamment ce que le travail analytique voudrait vider de ma personnalité.

Dans les recommandations qui sont apparues au terme de rapports de recherche, je découvre aussi mon adhésion à certaines valeurs. Mes collègues et moi, par exemple, avons proposé :

- i. aux décideurs du nord de l'Ontario, des moyens pour freiner l'exode des jeunes ;
- ii. au ministère de l'Éducation de l'Ontario, des moyens pour faciliter le passage de l'élémentaire au secondaire, et donc de réduire le décrochage scolaire ;
- iii. au ministère de l'Éducation de l'Ontario, à nouveau, des façons d'atténuer le passage des élèves des écoles de langue française vers les écoles de langue anglaise.

En acceptant de mener ces recherches, mes collègues et moi endossions les préoccupations des décideurs. En menant ces recherches, nous acceptions de faire nôtres les principes de rigueur qui caractérisent nos disciplines. En livrant nos recommandations, sans perdre de vue nos analyses, nous nous déplaçons dans le champ politique, nous donnions cours à des principes qui veulent qu'il est souhaitable que le nord de l'Ontario ne soit pas dépeuplé, que les jeunes n'abandonnent pas leurs études, que les élèves ne quittent pas les écoles de langue française.

Conclusion

Tous les rapports d'une recherche à la communauté ne sont pas les mêmes ; mais, quels qu'ils soient, une recherche est peu réductible à son objet, puisqu'elle est contrainte par des outils analytiques. Tous les rapports d'un chercheur à la communauté qu'il étudie ne sont pas les mêmes, mais la question se pose des effets de la proximité entre le chercheur et l'objet sur lequel il se penche.

Une réflexion gnoséologique montre que la compréhension du chercheur est beaucoup plus interprétation qu'empathie, en ce sens, elle est modulée par des outils analytiques qui formalisent les objets et qui désubjectivent le chercheur, même s'il entretient des rapports étroits avec l'aspect communautaire qui l'interpelle. De toute façon, s'il n'y a pas d'objectivité au sens où l'objet lui-même révélerait son être au chercheur, il n'y a pas plus de subjectivité au sens où, en recherche, une vérité pourrait être énoncée au nom d'une psyché individuelle. Même l'engagement social et politique ne peut dispenser le chercheur de se soumettre aux modes d'analyse que réclame la science pour peu qu'il entende inscrire les résultats de ses analyses dans le champ analytique qui appréhende son objet.

Mes travaux empiriques sur des objets communautaires sont l'expression d'un rapport souvent marqué par une certaine proximité. Mais ils portent par-dessus tout l'empreinte de ma formation de sociologue, du souci qu'on m'a transmis et que j'ai assumé de donner priorité sur ma personne à la problématisation, à la méthodologie, à la description des données et à l'interprétation de ces descriptions dans le respect critique de la problématique.

La recherche sur la communauté est nécessaire, parce qu'elle fait progresser aussi bien les communautés que les sciences qui s'intéressent à elle, mais en aucune façon elle ne peut être une justification pour le chercheur, au nom de sa proximité avec l'objet, de fausser l'analyse.